

La pandémie de coronavirus intensifie singulièrement la tendance actuelle, chère aux médias de toute espèce, à substituer les polémiques aux débats contradictoires. En prenant notamment appui sur le concept d'interconvictionnalité développé dans le précédent numéro de *Diasporiques*, Olivier Fournout suggère ici toute une série de modalités permettant de donner corps d'un point de vue opérationnel au nécessaire dialogue des différences.

## Ce dialogue des différences que les controverses mettent à mort

**Olivier Fournout**

**Olivier Fournout** est enseignant chercheur à l'Institut Polytechnique de Paris/Télécom Paris et à l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation/CNRS. Il est membre du réseau Université de la Pluralité.

La pandémie de coronavirus sature l'espace public de controverses et de messages contradictoires. Il y eut les controverses autour du Pr. Raoult (chloroquine ou pas), puis celles autour du Pr. Toussaint (seconde vague ou pas). Pour certains épidémiologistes, il y avait peu de risque de transmission en plein air et il ne servait à rien de porter le masque dans la rue, tandis que, pour d'autres, il fallait dissuader toute réunion à l'extérieur et généraliser le port du masque même dans la rue. Les estimations de vies sauvées par les mesures sanitaires sont contestées. De vifs débats portent sur le coût économique de la surmortalité des plus âgés : de combien de mois de vie supplémentaires sont-ils crédités pour combien

de vies brisées par la crise sociale ? Fin septembre, les médecins débattent encore des tests : pour les uns il faut les réserver aux patients qui ont une ordonnance, tandis que pour les autres il ne faut pas les limiter ainsi car « toute personne infectée qui est détectée et qui s'isole, c'est une petite victoire sur l'épidémie ».

En situation d'incertitude, il est prévisible et légitime que la science connaisse des controverses : des controverses *scientifiques*, où se confrontent des arguments à la recherche de preuves et de faits face à des questions. Mais doit-on pour autant, comme le prône Jean-François Toussaint<sup>1</sup>, « encourager chaque jour la controverse » ?

## DES CONTROVERSES MÉDIATIQUES À LA CRISE DE LA DÉMOCRATIE

Là où le bât blesse, c'est que la controverse, dès qu'elle gagne les médias – les grands, les petits, les nichés, les médias sociaux – de scientifique monte aux extrêmes. Elle embraye sur des formules à l'emporte-pièce. Elle caricature l'adversaire et ses positions. Elle ferme la porte à toute compréhension de la pluralité des points de vue. Elle convoque des imaginaires à très fortes charges émotionnelles et collectives : « grande peur », « suicide collectif », « mensonges sanitaires », « aberrations épidémiologiques », « guerre », « folie », « bouc émissaire », et même « négationnisme », viennent en commentaires de chiffres d'infectés, d'hospitalisés, de morts.

Ce diagnostic de la violence des échanges en milieu médiatique dépasse évidemment le coronavirus. C'est un problème bien plus vaste. Il s'étale, ces derniers mois, avec virulence, autour de l'écologie. Après la *Convention citoyenne pour le climat*, d'abord encensée, les contrefeux s'allument. Un plateau d'experts sonne l'hallali : « capharnaüm de la pensée », « salade russe », « sans queue ni tête », « ils n'y connaissent rien », « on a pris cent cinquante mecs pour réinventer le fil à couper le beurre », « on discute de ce qu'on va manger au barbecue », « la biodiversité, c'est totalement décalé ». Un magazine fait sa une sur les « Clowns de l'écologie » avec Nicolas Hulot en photo. Le Président discourt sur les écolos « Amish ». Cinq ans ont passé depuis la COP 21, et nous en sommes encore à ces controverses. À quoi servent-elles ?



© CONVENTION

Logo de la  
Convention

Cette mise en spectacle des controverses ne peut s'abstraire d'une responsabilité vis-à-vis des citoyens. Le citoyen qui entend cet afflux de prises de parole contradictoires et enflammées sur des enjeux sérieux pour son avenir a un souci très simple, de psychologie de base. Si des instances d'égale autorité, voire de la même autorité, ne cessent de lui dire de faire A et non-A, de penser A et non-A en même temps, il souffre de dissonance cognitive, sur le moment il en devient fou.

Et puis ça passe. Nos sociétés font de nous des *çapassistes* : face aux contradictions, on s'empresse d'oublier, on passe à autre chose, le flux médiatique nous emmène vers une autre controverse. Cependant les blessures restent, non pas chez ceux qui font profession d'être à l'aise dans la politique et les médias, dont le cuir est endurci, mais dans la population qui ne comprend pas, n'a plus confiance, se détourne de la politique. C'est une véritable crise de la démocratie qui est ainsi engendrée. Comment ne pas douter du « système » quand, par exemple, on entend annoncée pour bientôt l'interdiction du diesel dans les villes, alors même que les constructeurs automobiles continuent à proposer nombre de modèles uniquement de cette sorte ?

<sup>1</sup> France Soir, 21 août 2020.

Violence des échanges, amour immodéré des controverses, politique de division, injonctions contradictoires sont les caractères de ce que j'appelle la *trumpisation du monde*<sup>2</sup>. Trump y excelle mais il n'est pas un cas isolé. Il est plutôt exemplaire et symptomatique du monde actuel. Trump, dès les années 1980, théorise la controverse comme ce qui lui permet de faire parler de lui dans les médias et de promouvoir ses projets, immobiliers à l'époque. Puis il décline la technique pour l'animation d'une émission de télévision à succès, puis pour la course à la présidentielle, puis pour l'exercice du pouvoir. Il emploie délibérément le mot *controversy*, celui que les sociologues des « controverses scientifiques » utilisent, à la même époque, pour décrire la science vécue, en train de se faire, dans les sociétés modernes<sup>3</sup>.

## L'ALTERNATIVE PAR LE DIALOGUE DES DIFFÉRENCES

Quel serait l'antidote devant cette conjonction de controverses tous azimuts, qui ne sont donc pas que *scientifiques*, qui brisent la capacité du citoyen à se faire une opinion éclairée et qui sapent la confiance dans les démocraties ?

La solution est connue, mais elle est actuellement pratiquement inexistante dans notre espace public. Elle s'appelle le dialogue des différences.

Nous disons, ici, « dialogue », et pourrions dire « débat » – mais le mot « débat » est usé jusqu'à la corde par les médias : il s'affiche vite en « duel », en équivalent à un pugilat, ou, pis-aller courant, il se limite à un exercice formel pour communiquer

sur le fait « qu'on a débattu », mais qui ne fait que mettre côte à côte des prises de parole sans véritable échange, ni co-élaboration, ni avenir.

Peu importe en fait le mot, « dialogue » ou « débat », pour autant qu'on puisse mettre un contenu réel, une activité concrète en face du mot. Le concept d'« interconvictionnalité », auquel est consacré le précédent numéro de *Diasporiques*<sup>4</sup>, y contribue, qui se définit comme un « faire de la diversité des convictions et de leurs échanges tout le contraire d'un affrontement de « vérités » antagonistes mais la source d'un enrichissement individuel et collectif, le fondement même de la démocratie »<sup>5</sup>.

L'interconvictionnalité est inspirante pour une mise en pratique du dialogue des différences. Car oui, le dialogue, pour être productif, accueille sans peur les différentes convictions. Bienvenus aux écarts, aux identités culturelles et rationalités diverses, aux interprétations scientifiques divergentes face à une question inédite. Oui, les scientifiques, comme les citoyens, les députés, les gouvernants, les associations, les personnes morales, ont des convictions, dont il est indispensable en démocratie mais aussi pour la recherche qu'elles puissent s'exprimer. Il ne saurait être question un seul instant de déduire d'un ras-le-bol des controverses une quelconque censure des différences ou mise en coupe réglée de la communication. Le manque est ailleurs.

Une fois les différences de convictions reconnues comme des données non seulement incontournables, mais respectables, souhaitables, à cultiver, la question suivante est celle de la mise en œuvre de l'*inter*

<sup>2</sup> O. Fournout, *La trumpisation du monde. Pourquoi le monde adore Trump, y compris ceux qui le détestent*, Le Bord de l'Eau, 2020. Voir la recension de cet ouvrage p. 75.

<sup>3</sup> M. Rudwick, *The Great Devonian Controversy: The Shaping of Scientific Knowledge among Gentlemanly Specialists*, University of Chicago Press, 1985.

<sup>4</sup> Numéro signé d'un collectif, le G3I, *Groupe International, Interculturel, Interconvictionnel* (M. Aguilar, F. Becker, P. Lazar, B. Quelquejeu, et al.), « Oser le néologisme Interconvictionnalité », *Diasporiques*, n°50, juillet 2020.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.3.

– c'est-à-dire de l'articulation des convictions entre elles. L'existence possible d'une interconvictionnalité est très précisément ce qui fait passer d'un côté à côté des convictions à un dialogue des différences. Sans ce nœud, ce nouement des différences, la controverse médiatique met à mort la possibilité même du dialogue. Elle fracasse la co-élaboration d'un vivre-ensemble. La différence légitime des points de vue en régime d'incertitude, comme face au coronavirus ou au péril climatique, dérape vers la division, la brutalité, la délégitimation des institutions. Elle rate son débouché positif vers l'intercompréhension. Elle change de cap : du débat constructif elle passe à la rente médiatique, au mépris de l'autre, à l'héroïsation guerrière – en continuant à s'appeler « débat », ou « controverse scientifique », ce qui est souvent un comble de perversité.

## POUR UNE PRATIQUE DE LA DÉMOCRATIE DIALOGIQUE

Il est urgent d'explorer, de tester, d'étudier les formes concrètes de cet indispensable dialogue des différences, de les généraliser, sur tous les médias, dans l'exercice politique, dans la vie économique, en grandeur réelle, pour changer de paradigme, mais en gardant la modestie de l'artisan qui se donne des marges d'expérimentation, à la recherche du geste efficace. Puisque l'*inter* des convictions est l'enjeu majeur, tous les signes visibles d'articulations des convictions entre elles offrent des pistes intéressantes : décrire un écart est déjà une relation, comme reformuler la position de l'autre pour indiquer ce qu'on en comprend, dire ce qui dans



© GAGE SKIDMORE FROM PEORIA, AZ, UNITED STATES OF AMERICA / CC BY-SA 2.0 - DÉSATURÉE

la conviction de l'autre peut être un ferment de transformation chez soi, tenter de dire ce que ma conviction pourrait transformer chez l'autre, reconnaître une zone d'accord sur tel ou tel point, tirer la sonnette d'alarme quand le dialogue devient impossible... À chaque fois qu'un des deux, ou plus, partenaires du dialogue exprime sa vision des deux côtés en interaction, c'est-à-dire ouvre un espace mental verbalisé (il pourrait aussi bien être dessiné, mimé, dansé, mis en page) décrivant la relation de soi à l'autre, on peut dire qu'un effort de dialogue est enclenché, et pas seulement une accumulation sans fin de monologues<sup>6</sup>.

Cela s'appliquerait, à volonté, aux micro-dialogues sur les réseaux sociaux et aux méso-dialogues sur les médias – par exemple entre des personnes en activité sur le terrain dans différentes professions, ou entre experts de différentes arènes, ou entre citoyens qui ne se parlent jamais.

Cela pourrait aller, en poussant l'utopie d'un cran, jusqu'à des macro-dialogues entre hauts responsables en activité, rendus publics. Ces dialogues, n'en doutons pas, existent dans la vie réelle. Ils pourraient, à certaines conditions, parfois, ne pas avoir lieu

**Donald Trump parlant avec ses partisans lors d'un rassemblement électoral au South Point Arena de Las Vegas, Nevada.**

<sup>6</sup> Je me permets, pour plus, de renvoyer à O. Fournout, *L'archipel du dialogue*, thèse de doctorat, Université Paris IV, 2009 ; et *Théorie de la communication et éthique relationnelle. Du texte au dialogue*, Lavoisier/Hermès Science Publications, 2012.

que dans le dos des citoyens. Pourquoi ? Parce que la nature a horreur du vide : là où il y a un vide, il est comblé par l'imagination. Là où la communication est rompue, le citoyen imagine, parfois pour le meilleur, parfois pour le pire. Alors, pourquoi ne pas rendre compte, quand c'est possible, de la réalité, en mettant les problèmes sur la table ? Par exemple, il a été reproché au pouvoir politique de se soumettre au Conseil scientifique pour ses décisions de politique sanitaire contre le coronavirus. Fut-ce vraiment le cas ? Le pouvoir politique a-t-il jamais abdiqué ? N'est-il pas plutôt en négociation permanente avec les experts ? Et si telle est la réalité, n'y aurait-il pas plus à gagner, pour la démocratie, à l'expliquer ? Ne serait-il pas intéressant d'assister, ne serait-ce que de temps en temps, aux dialogues qui ont lieu dans les coulisses, par exemple entre tel conseil scientifique et tel ministre en exercice ? Certes les historiens, le théâtre et les fantasmes, depuis toujours, se chargent de combler ce vide. Mais pourquoi ne pas le combler plus vite, en prise avec l'événement, sur les médias qui sont notre théâtre du monde, à nous contemporains, plutôt que d'attendre qu'un Thucydide nous parle d'un Périclès, un Shakespeare d'un prince de Galles, un Creuzevault d'un Robespierre et les réseaux sociaux d'une improbable « caste politico-administrative depuis Vichy, toujours prompte à restreindre les libertés du peuple »<sup>7</sup> ?

Le citoyen aurait besoin sans doute de ces dialogues aux niveaux micro, méso, macro sur les questions essentielles qui le préoccupent, pour faire vivre la démocratie et se forger une conviction sur les conduites à

tenir – comme il attend, lors d'une élection, en démocratie, un authentique débat entre des candidats.

À ces conditions, la démocratie dialogique serait en progrès. Elle diffuserait dans le quotidien. Elle recréerait du lien entre les citoyens. Elle verrait la vérité en face en la forgeant par la parole échangée. Elle contribuerait à traiter les problèmes de fond, là où les controverses médiatiques ne font que verser de l'huile sur le feu et rajouter des problèmes aux problèmes. ☺

<sup>7</sup> Cf. de Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* ; de Shakespeare les pièces historiques, *Henry IV* parties I et II, et *Henry V* ; et de Creuzevault, *Notre terreur*, 2009, qui imagine les échanges au sein du Comité de Salut Public sous la Terreur. Pour la citation tirée d'un réseau social, j'anonymise volontairement.